

# Un an de campagne



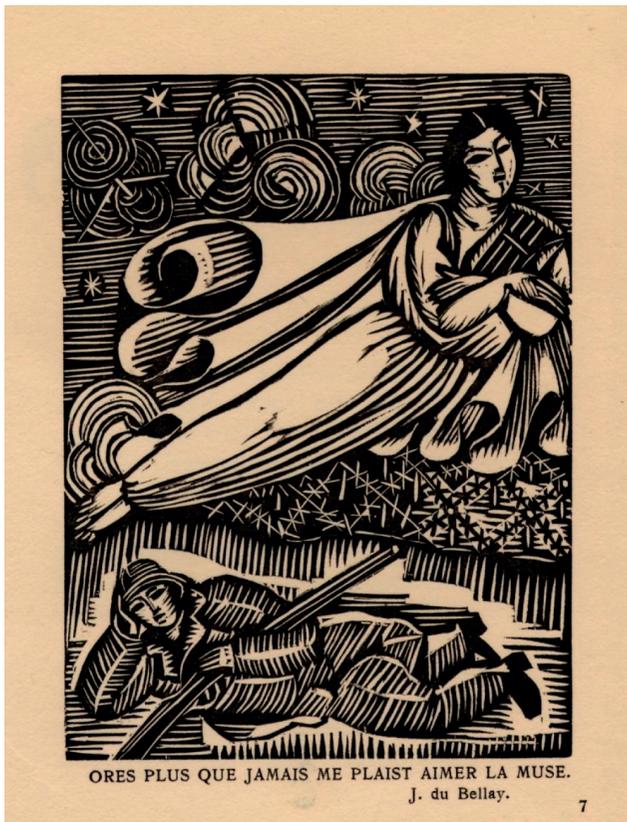
## REGARDS CROISÉS SUR LES TÉMOIGNAGES



Restitution de la conférence du 24 mai 2014 à l'espace C.I.T.É  
dans le cadre de l'exposition  
« Ecrits et Témoignages de la Grande Guerre »  
organisée dans le cadre du Centenaire

Archives municipales de Limoges





Gravure extraite des « Elégies martiales » de Roger Allard, illustré par Raoul Dufy (1917) – Archives Municipales de Limoges



Camet de guerre d'Honoré Jean Champcommunal (1915-1920) – Archives Municipales de Limoges

Dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre les Archives Municipales ont exposé durant trois mois (du 22 mai au 31 août 2014) les écrits et les témoignages de soldats limousins qui ont vécu la Grande Guerre.

Resitués dans leur contexte historique ces témoignages sont des productions personnelles, littéraires et artistiques qui constituent des archives culturelles. Outre la description des événements, elles permettent de comprendre que ces hommes qui s'expriment sous différentes formes, ont supporté durant quatre ans et demi des épreuves et des conditions de vie particulièrement difficiles. Le lien avec leurs familles, l'engagement collectif, l'affirmation de leur individualité grâce à leurs écrits constituent pour ces derniers de forts points d'ancrage à la vie face au traumatisme et au combat quotidien. Ces sources d'archives viennent compléter les sources politiques, diplomatiques, militaires, économiques ou sociales à partir desquelles s'est écrite l'histoire de la Grande Guerre.

Il est donc apparu nécessaire de proposer une demi-journée de conférences pour approfondir la réponse à certaines interrogations.

Pourquoi et pour qui écrivent ces combattants ? Que dessinent-ils, avec quelle intention ? Qu'ont-ils dit et que n'ont-ils pas dit ? Pourquoi a-t-on publié ces témoignages ?

Ce sera l'objet de l'intervention de **Véronique Notin**, directrice du Musée des Beaux-Arts de Limoges pour le témoignage d'Elie Lascaux et celle de **Josépha Hermann-Bredel**, vice-présidente des éditions Culture et Patrimoine pour les carnets de guerre d'Honoré Jean Champcommunal. Ces deux œuvres manuscrites originales ont fait l'objet d'une publication.

Comment cet événement résonne t'il aujourd'hui ? Comment est-il présent dans l'histoire et nos mémoires familiales ? Comment situer l'écriture de guerre entre témoignages et productions littéraires ?

Ce sera l'intervention de **Catherine Milkovitch Rioux**, maîtresse de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand, Centre de Recherches sur la Littérature et la sociopoétique et Institut d'Histoire du Temps Présent, CNRS.

Comment le Limousin est-il évoqué par les combattants dans leurs échanges avec l'arrière et lors de leurs permissions et convalescences ? À cette question répondra **Jean Michel Valade**, docteur es lettres et sciences humaines à l'Université de Limoges.

Comment comprendre le succès de la mobilisation ? Comment les soldats ont-ils tenu ?

Cette problématique sera développée par **Frédéric Rousseau**, professeur d'histoire contemporaine et chercheur à l'Université de Montpellier 3, membre du Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918. Il commentera la manière dont s'est faite, à la mobilisation, l'adhésion aux buts de guerre pour les soldats et leurs familles.

# Sommaire

## Présentation par Christian HANUS,

Adjoint au Maire ..... p 5

## Introduction par Elisabeth SABY,

Directrice des Archives Municipales de Limoges ..... p 6

### • La publication de témoignages

« Pages de poilu, 1914 - 1919 » d'Élie Lascaux

par **Véronique NOTIN,**

Conservateur du Musée des Beaux Arts de Limoges ..... p 7

« Carnets de campagne 1915 – 1920 » d'Honoré Jean Champcommunal

par **Josépha HERMAN-BREDEL,**

Vice présidente des éditions *Culture et Patrimoine en Limousin* ..... p 12

### • « Autour des écrits de guerre : une approche littéraire du témoignage » ..... p 16

par **Catherine MILKOVITCH-RIOUX,**

maîtresse de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand,

Centre de recherche sur les Littératures et la sociopoétique

et Institut d'Histoire du temps présent/CNRS.

### • « 14 – 18 Limoges en guerre » ..... p 23

par **Jean Michel VALADE,**

docteur ès Lettres et Sciences humaines à l'Université de Limoges

### • « Suffit-il d'être patriote pour partir à la guerre ?

**La mobilisation au regard des sciences sociales » ..... p 29**

par **Frédéric ROUSSEAU,**

professeur d'histoire contemporaine et chercheur à l'Université Montpellier 3

(Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales)

## Présentation par Christian HANUS, Adjoint au Maire

La Ville de Limoges a initié différentes actions dans le cadre de la Commémoration du Centenaire de la Grande Guerre. Cet après-midi de conférences proposé par les Archives Municipales de Limoges aujourd'hui, en complément de l'exposition *Ecrits et témoignages de guerre* au musée de la résistance, en fait partie.

Ainsi le patrimoine limousin est-il riche dans ses archives de ces « destins ordinaires »<sup>1</sup> de soldats mobilisés, souvent blessés qui ont rendu compte de leur expérience dans des écrits, source historique à part entière.

Ce patrimoine, nous avons besoin de le connaître, de nous l'approprier car il renvoie à l'histoire de Limoges et du Limousin. Nous avons besoin de le comprendre et de le confronter à une approche nationale et internationale, en nous appuyant sur l'expertise des universitaires et l'initiative d'éditeurs public ou privé.

Cette commémoration est donc l'occasion de porter un regard sur cette période, d'en approfondir la connaissance, d'établir le lien entre cet événement et le Limoges d'aujourd'hui ; entre ces populations, ces familles frappées par l'événement et celles d'aujourd'hui. Quel héritage a été transmis dans les mémoires familiales et quel regard critique et distancié peut être porté ?

Au regard de l'intérêt pour le sujet, on peut penser que la commémoration prend ici tout son sens. Son objectif comme le précise Jean Noël Jeanneney, universitaire et historien, « est de mériter l'expression d'une fidélité nationale et d'une mémoire officielle ».

---

<sup>1</sup> pour faire référence à une récente publication des *Presses Universitaires de Limoges* dans la collection *Matière à histoire* dirigée par Robert Chanaud : « Destins ordinaires dans la Grande Guerre » 2012

## Introduction par Elisabeth SABY, Directrice des Archives Municipales de Limoges

*« Dans ce mauvais cauchemar, je revois non sans douleur tous ceux que nous avons laissé là-bas, j'en vois ça et là enterrés et identifiés mais j'en vois aussi qui attendront toujours qui, après avoir été la proie des mouches et de la vermine ne seront bientôt plus qu'un squelette passant inaperçu. Oh, en revoyant simplement cette période de sept semaines, il me semble que tous ceux qui admettent de bon cœur cet état de choses ou la responsabilité de cette dure réalité peuvent être considérés comme des soldats peut-être mais non comme des hommes ! »* (Honoré Jean Champcommunal, soldat limousin, carnet de guerre, 20 août 1915-mai 1918).

*« Je vous envoie de mon lit que je n'oserai appeler de douleur car je n'ai guère souffert par le fait du schrapnel qui m'a amené à Limoges, sinon à l'instant de son intrusion et à celui plus pénible encore de son extraction. »* (Roger Allard, poète hospitalisé à Limoges, correspondance, avril 1915).

*« Chère Maman, toujours en très bonne santé. Il fait un temps affreux. J'ai reçu le gâteau qui était excellent et je l'ai mangé avec Bardant avec qui je prends tous mes repas. Il était excellent mais alors excellent ! Bardant va aller en permission. Il ira manger à la maison. Tu lui feras faire un bon repas. »* (Pierre Soullignac, brigadier limougeaud, 10 novembre 1916).

*« Je pars sans passer par Limoges car j'ai peur de pleurer. »* (août 1914)

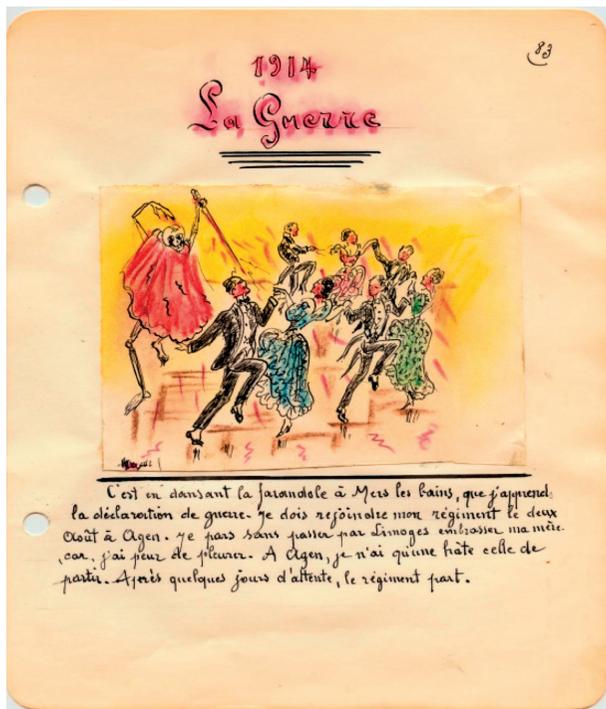
*« Heureusement, je tombe dans un trou d'obus puis dans une lumière éclatante, je vois mon père et ma mère assis l'un à côté de l'autre. Quand je reviens à moi, je me retrouve dans la tranchée ennemie, entouré d'allemands. »* (1915 - Élie Lascaux, peintre limougeaud, classeur « La guerre 1914 »).

Les Archives Municipales disposent de documents originaux remarquables sur la période de la Grande Guerre. Pour l'exposition, ils sont issus de quatre productions de soldats qui couvrent la durée de l'événement, réalisées pour trois d'entre elles entre 1914 et 1919. Celle d'Élie Lascaux a été élaborée en 1958. C'est à partir de ce matériau, l'écriture en temps de guerre que nous vous proposons d'engager la réflexion. Il s'agit aussi d'évoquer la production artistique qui peut l'accompagner (poèmes, illustrations, dessins, gravures sur bois) faite bien souvent avec peu de moyens et des photographies grâce aux premiers appareils Kodak. Ces combattants dont l'un sera fait prisonnier, ont pour nom Honoré Jean Champcommunal, Roger Allard, Pierre Soullignac. Élie Lascaux.

Dans leurs écrits sont évoqués leur condition de soldats, la manière dont leur vie, leur personnalité ont été profondément marqués par l'expérience de la guerre. Ces témoignages offrent autant de représentations différentes de l'événement, rendent compte de l'évolution des soldats et de leur prise de conscience. La lecture de ces écrits nous plonge au cœur de l'événement.

# La publication de témoignages « Pages de poilu, 1914 » d'Élie Lascaux,

présentée par **Véronique NOTIN**,  
conservatrice au Musée des Beaux Arts de Limoges



Extrait du deuxième classeur d'Élie Lascaux : « 1914 la Guerre » collection privée

## Bref aperçu de la vie d'Élie Lascaux

Élie Lascaux est un peintre, né à Limoges en 1888. Ses origines sont modestes, et après de médiocres études, ses parents le placent chez un marchand de phonographes (ce qui lui permet de se constituer un large répertoire de chant) puis à la manufacture de porcelaine Haviland, où il apprend les premiers rudiments de la peinture avec le peintre Alluaud. Il monte à Paris en 1904 avec l'idée de devenir chanteur, muni d'une recommandation pour le comédien et metteur en scène André Antoine, lui aussi natif de Limoges. Il effectue son service militaire de 1907 à 1910 et enchaîne les petits boulots (figurant, marchand de chapeaux, commis dans un atelier d'architecte où il fait des aquarelles...) jusqu'à sa mobilisation le 2 août 1914 : il a alors 26 ans.

À son retour à la vie civile début 1918, il revient à Paris, décidé à devenir peintre. Il s'installe à Montmartre. Il y multiplie les rencontres, notamment avec Suzanne Valadon, sa compatriote limousine, avec laquelle il partage quelques frasques : celle-ci l'encourage à peindre, tout en lui présentant de nombreux amis. L'un d'eux est Max Jacob, le poète, avec lequel il sympathise immédiatement. Ce dernier va à son tour lui présenter, rencontre déterminante, le marchand de tableaux Daniel-Henry Kahnweiler. C'est à cette époque que son chemin croise celui des écrivains Antonin Artaud, Radiguet, Cingria, Georges Limbour, Maurice Raynal, Michel Leiris, et des peintres comme Dubuffet, André Masson, Juan Gris, ou Picasso, avec lesquels il partage la vie de bohème dans le Montmartre des Années folles et des débuts du Surréalisme.

En 1922, Kahnweiler organise dans sa galerie la première exposition personnelle de Lascaux. Il lui propose aussi d'illustrer le recueil de poèmes d'Antonin Artaud, *Tric-trac du ciel*, édité par sa galerie. C'est le début d'une longue collaboration et d'une profonde et fidèle amitié entre les deux hommes qui deviennent beaux-frères, lorsque Lascaux épouse en 1925 la jeune sœur de Lucie Kahnweiler.

Lascaux, qui revient régulièrement peindre pendant l'été en Limousin, est surpris à Saint-Léonard-de-Noblat par la déclaration de guerre en 1939. Il y reste jusqu'à la Libération, accueillant ses proches, parents et amis, dans la villa qu'il a louée, « le Repaire l'Abbaye », où il cache de 1940 à 1943 les Kahnweiler. De ce long séjour clandestin, Kahnweiler parlera comme « du paradis à l'ombre des fours crématoires ».

Peu après sa réouverture fin 2010, le musée des Beaux-Arts de Limoges avait consacré sa première exposition au peintre, enfant du pays. Cette exposition reprenait, tout en la remodelant pour insister sur l'ancrage limousin, la rétrospective organisée en 2009 au musée des Années-Trente à Boulogne-Billancourt où Lascaux a résidé à partir de 1925. Comme celui de Boulogne, le musée de Limoges a bénéficié du soutien de la galerie Louise Leiris, galerie fondée par Kahnweiler à laquelle Lascaux est resté fidèle jusqu'au bout. Il a également bénéficié de la confiance de la famille Picasso et de l'amitié de Xavier Vilató, le petit-fils de l'artiste<sup>2</sup>.

## Les mémoires en images d'Élie Lascaux

Ce dernier a notamment prêté plusieurs pages d'un précieux manuscrit imaginé par son grand-père à l'occasion de sa naissance, et réalisé entre 1959 et 1967. Cet ouvrage raconte l'histoire de sa vie, qui couvre l'essentiel du XX<sup>e</sup> siècle, dans une série de 8 classeurs d'écolier d'une centaine de pages chacun dont chaque folio retrace un épisode avec un dessin coloré au crayon, commenté en quelques lignes. C'est une sorte de bande dessinée dont l'auteur est aussi l'acteur principal,

---

<sup>2</sup> Élie Lascaux, *Un enfant du paradis*, Boulogne-Billancourt, musée des Années-Trente, 24.3-21.6.2009 (commissariat général : Emmanuel Bréon) – Limoges, musée des Beaux-Arts, 8.4-4.7.2001. Catalogue Skira/Flammarion – Galerie Louise Leiris, Paris, 2009.

héros modeste, tout émerveillé par les incroyables rencontres qui ont ponctué toute son existence. L'ouvrage est ainsi dédié : « *Pour mon cher petit Xavier / en souvenir de son grand-père / où tu verras que mon existence ne fut qu'un miracle / grand-père Élie* ».

Xavier Vilato, dès le lancement du projet d'exposition à Limoges, a proposé que ces mémoires tendres et savoureux soient publiés en une succession de tomes fonctionnant selon des logiques thématiques et/ou chronologiques. Intitulé Pages limousines, le 1<sup>er</sup> tome, publié en 2011 pour accompagner l'exposition, est donc consacré aux souvenirs limousins, avec des extraits de divers classeurs illustrant successivement les années d'enfance, le retour du peintre au pays pour y chercher l'inspiration, les années d'Occupation, la 1<sup>re</sup> exposition à Limoges, soit un champ chronologique étendu de 1888 à 1958. Le second tome, publié en mai 2014 pour marquer le centenaire de la Première Guerre mondiale et accompagner l'exposition des Archives municipales de Limoges<sup>3</sup>, raconte les souvenirs du peintre dans son expérience de poilu, de la déclaration de guerre à 1920, tandis que le troisième, publié conjointement, est centré sur ses débuts d'artiste à Montmartre, jusqu'à sa rencontre avec Picasso en 1923. Ces différents ouvrages sont coédités avec la Galerie Louise Leiris à Paris.

## Les pages de poilu 1914-1920

Quatre pages illustrant la Première Guerre mondiale sont présentées dans l'exposition des Archives municipales. Elles font partie de la sélection de 52 folios qui composent le tome 2 des *Mémoires*, dont Elisabeth Saby a rédigé l'introduction. Le récit est celui d'une expérience personnelle racontée avec simplicité, pudeur, humour aussi : récit a posteriori, il s'ouvre d'emblée sur un contraste grinçant, à l'image d'une corrida festive et sanglante à la fois, associant la mort-toréador aux danseurs emportés dans leur farandole échevelée (*ill. f° 83*). L'auteur a fait deux fois l'expérience du front (*f° 88*), celle des tranchées, où il est blessé au bout de quelques jours, la seconde fois assez sérieusement pour se voir mourir (*ill. f°89*), mais il choisit une pirouette pour ne pas s'apitoyer sur son sort : à l'approche de la mort, il conclut son commentaire sur son poulet perdu. La chance l'accompagne : habillé d'un pantalon d'officier qui lui a été donné pour avoir plus chaud, il est soigné avec égards par les Allemands qui l'ont fait prisonnier et son bras qui aurait pu être amputé est sauvé (*f° 90*). Muni d'une lettre de recommandation du chirurgien, il est ensuite conduit dans un hôpital allemand à Meschede, avant d'être interné dans le camp de prisonniers de Mersebourg, où il bénéficie d'un statut privilégié, grâce à son talent de dessinateur (*f° 98*). Il répond à plusieurs commandes : la décoration de la chambre des enfants du commandant du camp, le portrait du capitaine Pflänzel

---

<sup>3</sup> *Écrits et témoignages de la Grande Guerre*, Limoges, Musée de la Résistance, 22.5-31.8.2014 (commissariat général Elisabeth Saby).

- francophile cultivé, qui l'a pris sous sa protection - mais aussi de l'aide de camp de ce dernier (f° 101) et de nombreux autres soldats allemands, ce qui lui procure quelques subsides. Il est chargé de peindre des marques jaunes sur les vêtements civils pour empêcher les tentatives de fuite (f° 100). Il bénéficie également de permissions pour dessiner à l'extérieur du camp. S'il échappe ainsi aux tâches les plus rudes, à l'ennui ou aux misères de la situation de prisonnier de guerre, et améliore son ordinaire, il suscite aussi quelques jalousies qui ne le mettent pas à l'abri de l'arbitraire, d'une mise au cachot (*ill. f° 112*) et d'une désignation pour être envoyé sur le front russe auquel il échappe in extremis (f° 115).

Il décrit la vie quotidienne dans le camp, observant les occupations – dont certaines comme les parties de tennis ou les soirées théâtrales ne manquent pas de surprendre – et les comportements des codétenus qui se regroupent par nationalités (f° 103). Il raconte comment, avec quelques camarades de captivité, il tue l'ennui (f° 102) et échafaude des projets d'avenir (f° 117). Il noue avec certains d'entre eux des liens d'amitié qui dureront toute leur vie : ainsi Vanhoutte (f° 105, 117, 121) qui deviendra plus tard un habitué des Dimanches de Boulogne chez Kahnweiler, puis un client de sa galerie, avant d'assurer la garde de l'appartement parisien du marchand pendant les années d'Occupation. Les images sont nettes, les souvenirs des premiers mois sont précisément datés. Les suivants sont plus intemporels : la chronologie des trois ans de captivité entre février 1915 et février 1918 reste floue, comme suspendue, montrant aussi que les repères s'estompent avec le temps qui s'éternise.

Une erreur de date peut être signalée : la mort de Renoir est mentionnée à un moment qui se situe en 1917 dans le classeur (f° 114) alors que le peintre décède en fait en 1919. On peut douter que la mémoire du peintre soit ici défaillante, car Renoir, comme Lascaux, est originaire de Limoges. Il y a sans doute confusion avec Degas ou Rodin, deux autres monstres sacrés qui sont, eux, morts en 1917, et l'erreur serait à mettre plutôt au crédit de son informateur.

La guerre d'Elie Lascaux s'achève en février 1918, après la libération du camp de Mersebourg, liée aux mouvements révolutionnaires qui secouent l'Allemagne (f° 118). Dans le train de retour, sa pensée va alors à ceux auxquels il doit la vie sauve, tout Allemands qu'ils soient (f° 121). Xavier Vilató, lors de la préparation de l'ouvrage, a signalé qu'il avait retrouvé une correspondance régulière et amicale entre son grand-père et le capitaine Pflänzel, interrompue par Lascaux en 1939. Significativement c'est sur cette page que s'achève le 1er classeur. Le second classeur démarre alors que l'armistice n'est pas signé : le jeune homme débarque au Havre (f° 1), après un long périple via la Hollande. Il retourne à Paris, à la vie civile, décidé à devenir peintre. La guerre est terminée pour lui presque un an avant sa fin officielle. Il tourne définitivement la page de cette période douloureuse, en renonçant au statut de blessé de guerre auquel il a droit (f° 5ter). Il a 30 ans, sa vie d'artiste l'attend (f° 8).

Ce récit autobiographique permet au lecteur de prendre connaissance d'un volet peu connu de la Grande Guerre au travers d'une expérience singulière. Compte-tenu de la violence de la situation et du contexte, le ton [faussement] enjoué peut surprendre, mais il faut garder à l'esprit que l'ouvrage s'adresse à un jeune enfant et que l'auteur, devenu un homme âgé, a connu d'autres épisodes difficiles dans son existence et a pris de la distance. Il témoigne aussi du caractère fantaisiste et facétieux du conteur, de son absence de préjugés et de sa solide bonne humeur qui, en plus de quelques coups de pouce favorables du destin, ont sans doute contribué à susciter attention bienveillante et sympathie à son égard. La gentillesse et les qualités personnelles de cet homme attachant et discret expliquent une large part des « miracles » qui se sont multipliés tout au long de la vie d'Élie Lascaux : en temps de guerre, ceux-ci lui ont assurément, à plusieurs reprises, sauvé la vie.

## La publication de témoignages « Carnets de campagne 1915-1920 » d'Honoré Jean Champcommunal,

présentée par **Josépha HERMAN-BREDEL**,  
vice présidente des éditions *Culture et Patrimoine en Limousin*



*Dessin réalisé par Honoré Jean Champcommunal – Archives Municipales de Limoges*

Honoré-Jean Champcommunal est un parfait inconnu, à la différence d'Élie Lascaux. Il a 19 ans en 1915 quand il part à la guerre. Il est cultivateur avec ses parents à Barlette, commune de Saint Sylvestre dans la région d'Ambazac. Il est muni du certificat d'études. On sent qu'il aime les études, qu'il a envie de savoir, de connaître, de comprendre et c'est ce qui va le caractériser tout au long de ses écrits.

Pourquoi écrit-il ? Pour qui écrit-il ? Au vu de ses carnets, il est clair qu'il écrit d'abord pour lui, pour garder sa mémoire, la mémoire de ce qu'il est en train de vivre. Ces carnets étaient inconnus de sa famille. Ils sont au nombre de cinq mais seulement quatre ont été retrouvés : leur résurgence reste un mystère. Ils ont disparu pendant des années et ce n'est qu'en 2008 qu'ils ont été présentés, puis acquis par les Archives Municipales de Limoges, où ils se trouvent actuellement.

Quatre carnets sur cinq : fort heureusement le dernier fait partie des quatre. Il est écrit de mai 1919 à janvier 1920, date de sa signature au bas de l'épilogue écrit trois mois après sa démobilisation.

Ces carnets sont-ils très orthodoxes par rapport à ce que l'on qualifie de mémoire officielle ? On peut s'interroger dans la mesure où ce à quoi l'on assiste du premier au dernier « tome », est une évolution magistrale, une évolution de sa pensée, de la conscience qu'il a de ce qui se passe et de ce qu'il est lui-même. Il part, tout jeune homme pour défendre le droit et la civilisation, comme il l'écrit, convaincu d'œuvrer pour le bien de la patrie et de l'humanité. Mais trois mois après son retour, il rédige un réquisitoire violent, féroce, avec des accents à la Jaurès, allant jusqu'à prôner la désobéissance militaire, disant qu'il faut vraiment éduquer la jeunesse... Car il constate avec amertume que l'on s'empresse d'oublier, que la jeunesse est frivole et finalement, il se demande à quoi tout cela aura servi. Il est vraiment convaincu qu'il n'y a qu'une façon d'être humain, c'est d'être pacifiste (et réciproquement) : il prône un pacifisme universel.

Il écrit pour lui. Il n'écrit pas pour être lu ni publié. Il n'écrit même pas pour confier ses carnets à sa famille puisque ses enfants et petits enfants ont découvert ses carnets à l'occasion de la mission du Centenaire - ces carnets ayant obtenu le label national du Centenaire.

Écrire est un refuge et il est clair qu'il aime écrire. Il aime simplement dire ce qu'il voit, il veut surtout se souvenir de toute la traversée qu'il va faire, une traversée absolument héroïque que beaucoup d'autres soldats ont faite. Il traverse la France. Il part de Saint Sylvestre. Peut-être n'avait-il jamais eu l'occasion de faire de long parcours et il note tout avec une méticulosité absolue (les kilomètres, les lieux, les heures auxquelles il passe etc.). Dans ses descriptions, peu à peu, les notes quasi administratives ou militaires qu'il prend avec beaucoup de précisions évoluent vers une tonalité différente ; le récit devient quasi cinématographique à certains moments, on ressort de la lecture avec des images fortes. Il y a une grande densité d'écriture dans ces carnets, une grande densité aussi des événements. S'il y a des répétitions, c'est qu'il dit ce qu'il fait et ce qu'il fait ce sont des allers et retours, des kilométrages, des cantonnements où il n'y a pas ce que l'on attend. Il croise des Russes et des Américains, des populations civiles en exode. Il sera également de l'armée d'occupation en Allemagne où il découvrira que les gens ne sont pas les barbares que l'on nous décrit, mais un peuple éminemment civilisé ; il est impressionné par l'accueil d'un de ses hôtes, ancien ennemi vers lequel ira toute son estime. Il s'intéresse à ses propres camarades, ce qui ne l'empêche pas d'être très critique lorsqu'il assiste à des scènes absolument horribles de poilus ivres, ou quand un gradé va dépouiller un aviateur ennemi dans son avion en flammes.

Il écrit donc bien pour se souvenir et si son écriture évolue, c'est que sa pensée aussi évolue. Donc, l'intérêt majeur de ces carnets est que l'on y voit le cheminement d'un jeune homme en train de devenir un homme à la conscience libre et qui, en même temps, confirme toutes ses valeurs humaines, toutes les valeurs morales

qui l'ont forgé. Tout ce que lui ont appris ses parents et l'école va prendre racine en lui d'une manière absolue. Cela va certainement infléchir tous ses engagements futurs puisque nous avons pu savoir ce qu'il est devenu par la suite et comment il est resté fidèle à ces valeurs. En le lisant, on ne peut que s'attacher à cet homme bon et généreux.

Pour l'éditeur, la question s'est posée - face à la densité de ces carnets, à l'intérêt majeur de tout ce qui était écrit -, de savoir s'il fallait faire une sorte de choix, une hiérarchisation dans le choix de l'éditeur a été de restituer intégralement ce récit-fléuve, c'est-à-dire que le lecteur ne fera pas l'économie de ce cheminement avec Honoré-Jean Champcommunal. C'est un accompagnement qu'il faut faire pour comprendre et saisir comment évolue sa vie, sa pensée, ses souffrances dont il dit très peu de choses d'ailleurs, de même qu'il dit très peu de choses de ses actes héroïques. Il aura cependant des Citations, sera nommé Caporal. Il va sauver un de ses camarades. Il est très pudique. Il ne se met pas en scène. Il n'emploie aucun artifice. Il écrit simplement ce qu'il voit et ce qu'il vit.

Restituer le texte intégral signifiait donc un travail minutieux de collationnement et de confrontation avec l'original par rapport au travail numérisé.

L'éditeur a intégralement respecté ses formules, ses expressions y compris certaines expressions que l'on pourra juger amusantes. Seule la ponctuation a été corrigée ou légèrement améliorée. Les phrases soulignées ou barrées, les phrases inachevées ou entre parenthèses, les interminables points de suspension appartiennent à Honoré-Jean Champcommunal. Il s'agit de son texte tel qu'il l'a écrit. L'éditeur n'a effectué qu'un toilettage formel très léger c'est-à-dire quelques accords d'orthographe, quelques aménagements sur les emplois des temps, mais le maximum a été laissé tel que l'auteur l'écrivait.

Dans ce choix qui a été fait, l'éditeur a eu le souci de donner quelques repères au lecteur. Il est donc intervenu pour insérer des repérages temporels, géographiques et évènementiels. Pour les repérages temporels, des dates apparaissent à chaque changement de mois ou d'année. Pour les repérages géographiques, un énorme travail de relevé et de vérification de tous les noms de lieux traversés a été effectué et aboutit à un index en fin d'ouvrage. De plus, à la fin de chacun des carnets - qu'Honoré-Jean Champcommunal appelle des tomes -, se trouve une cartographie qui indique les lieux de combats, ceux où il a été blessé et les cantonnements, ce qui correspond à ce que l'auteur évoque au fur et à mesure qu'il avance ; on notera les fluctuations de frontière à certains moments. Un glossaire concernant le vocabulaire militaire employé est également proposé à la fin du livre.

Il existe aussi des repères évènementiels : à l'introduction de chaque tome, l'éditeur propose une sorte de petit abstract, un résumé de ce qui va suivre, pour éveiller l'attention du lecteur et introduire des respirations dans l'écriture fine et serrée de l'auteur. Puis, de temps en temps, au fil des pages,

une petite phrase se détache du texte, comme un appel, comme un écho en décalé, une ponctuation, de façon à accrocher l'œil. Cette conception de l'ouvrage repose toujours, de la part de l'éditeur, sur la volonté de respecter le texte et son auteur.

Peu d'illustrations sont présentes. Cependant on peut voir des fac-similés, des calligraphies faites par l'auteur, ainsi que quelques photos de famille ou des cartes envoyées durant sa guerre. Aucun autre apport extérieur n'a été fait, pour garder l'unité autour du récit

La dernière partie, présentée comme un épilogue correspond aux trois mois après sa démobilisation où il fait ce violent réquisitoire contre la guerre et cet appel à l'humanisme et au pacifisme, avec un ton qui a pris de l'ampleur par rapport aux premiers écrits.

Évidemment, il y a de temps en temps des répétitions puisqu'il s'attache à bien dire ce qu'il fait et ce qu'il fait est quelquefois répétitif. Mais ce qui est intéressant, pour donner simplement un exemple, c'est lorsqu'il est en zone occupée, ayant traversé l'Alsace et la Lorraine et se retrouvant dans ces pays conquis à fêter la victoire : il participe à tous les défilés et accueille Clémenceau, Pétain, Poincaré, Foch. Il écrit et décrit tout cela. Bien sûr, les répétitions sont inévitables, mais en même temps cela donne la dimension de ce que *lui* vit de l'intérieur, parce que ce dont il parle à ces moments-là, indépendamment des drapeaux et de la Marseillaise, c'est qu'il pleut, qu'il fait froid, qu'il y a des heures d'attente et que les personnalités tardent à arriver. C'est vraiment son point de vue à lui.

Ce qui frappe également, c'est que partout, dans le récit, affleure l'homme de la terre, car, comme un leitmotiv, il est toujours question des chants d'oiseau. Il est scandalisé de voir comment le paysage est malmené, comment les arbres sont décimés, comment on a vraiment saccagé les cultures et ce qu'on a infligé aux champs de blé ; mais il note avec satisfaction la récolte des betteraves...

Il écrit également des poèmes lorsqu'il est en zone d'étape. Quand il est aux Épargnes, en particulier, une nuit de décembre, il écrit un poème sur une mésange. Cet homme de la terre a une grande sensibilité et il écrira longtemps tous ses poèmes en alexandrins...

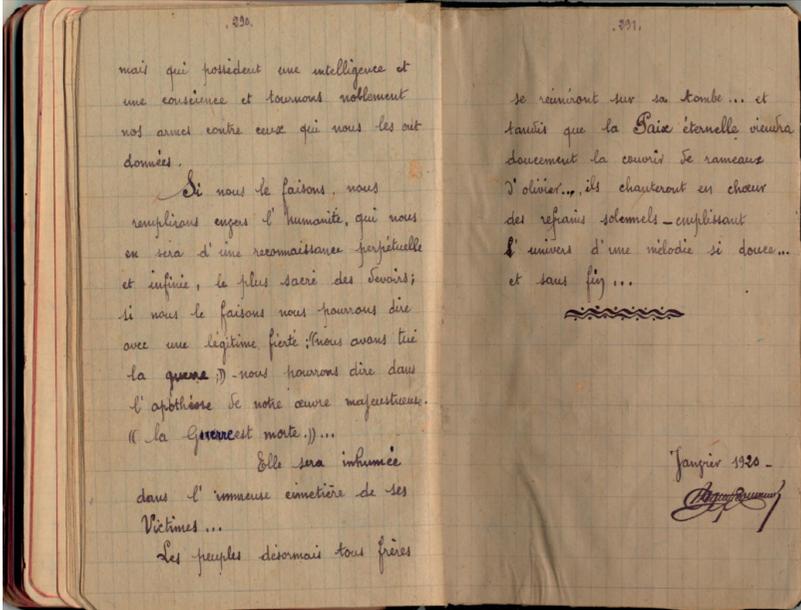
Un autre poète, vingt ans plus tard, entre 1939 et 1940, va écrire 22 poèmes : c'est Aragon et le *Crève Cœur*, dont on peut retenir une strophe extraite du « Chant de la zone des Étapes », où il parle, lui aussi de blé et de betteraves :

*« Ce sont toujours les temps maudits  
Reconnais-tu ce ciel sans blé sur un sang brave  
La Marne et vingt ans perdus et les betteraves  
Tout ce qu'aux Monument aux Morts le sculpteur grave  
Au pied d'un ange à bigoudis »*

## « Autour des écrits de guerre : une approche littéraire du témoignage »

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX,

maîtresse de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand,  
Centre de recherche sur les Littératures et la sociopoétique  
et Institut d'Histoire du temps présent/CNRS.



Carnet de guerre Honoré Jean Champcommunal (1915-1920) – Archives Municipales de Limoges

### Autour des écrits de guerre : une approche littéraire

#### L'écriture de guerre

Les témoignages de guerre, de différente nature, permettent de poser la question cruciale après la première guerre de la relation conflictuelle entre littérature et témoignage. Cette question a été portée par Jean Norton Cru dans deux ouvrages qui ont fait date dans la réflexion contemporaine sur la relation entre Histoire et Littérature, sur la question du témoignage. Dans son ouvrage « Témoins » qui est une somme d'un ancien combattant lui-même historien, Jean Norton Cru qui a collecté dès l'époque de la guerre et ensuite dans l'après guerre, tout ce qui pouvait paraître comme témoignage a analysé et écrit une forme de typologie de ces textes, en distinguant assez soigneusement ce qui constituait pour lui la littérature de guerre.

Cette littérature de guerre était discriminée dans ces témoignages, comme porteuse de mensonges. Autour du travail de Jean Norton Cru, s'est développée en effet l'idée que la littérature mentait et qu'il fallait revenir à un témoignage nu, un témoignage qui ne se voilait pas sous les apports de la fiction pour exprimer ce qu'avait été cette expérience. Ensuite, Jean Norton Cru a écrit un petit manifeste « Du témoignage » qui établissait de manière théorique les résultats de ce travail. Juste après la première guerre, s'est donc développée l'idée que la littérature portait un témoignage fallacieux. Paradoxalement, alors que cette réflexion sur les rapports entre littérature, témoignages et histoire se noue à cette époque sous les aspects problématiques développés par Jean Norton Cru, c'est bien à partir des écrits de la première guerre mondiale que les chercheurs en littérature se sont mis à s'intéresser au témoignage du simple soldat, du simple combattant sans les discriminer. C'est-à-dire en les prenant comme partie d'une réflexion globale qui s'intéressait à la fois à la littérature et au témoignage qui pouvait être permettre de porter un regard plus critique sur la manière dont la littérature s'emparait de l'expérience de la guerre contemporaine. Carine Trevisan l'évoque dans son ouvrage « Les fables du deuil » où au côté des écrivains qui sont l'objet de son travail, figurent des textes autres auxquels elle a pu avoir accès et qui sont mis en regard comme porteurs d'une valeur complémentaire.

## Généalogie de la mémoire de la guerre

Dans un premier temps, il est nécessaire de faire une typologie sur ce que l'on appelle « écriture de guerre ». Un premier colloque organisé à Clermont-Ferrand en 1998 « Ecrire la Guerre » s'est intéressé plus particulièrement à littérature et à toutes formes d'écriture de la guerre, non seulement aux écrits de première génération mais à tout ce qui a pu être produit dans ce que l'on a coutume d'appeler « l'extrême contemporain » notamment au moment du Centenaire.

Aujourd'hui, nous sommes encore dans des écritures de la guerre de 1914. On en trouve des traces extrêmement importantes dans la production actuelle, le Centenaire favorisant cette publication.

Il faut donc replacer les écrits des combattants dans ce que l'on peut appeler une généalogie de la mémoire de la guerre de 1914 qui perdure jusqu'à nos jours et qui se continuera sans doute jusqu'à devenir la matière de ce que l'on pourra appeler plus tard un roman historique comme on parle dans la littérature, de la guerre des Gaules, des guerres de religions ou d'autres conflits encore.

On s'est aperçu que la littérature dite de l'extrême contemporain depuis les années 1880, s'intéressait tout particulièrement à une exploration de la guerre de 1914, comme un champ problématique et en quelque sorte originel de la mémoire. La guerre de 1914 fait date et tout particulièrement dans la littérature. Cela s'explique par toutes sortes de raisons, en particulier par la question de la pensée, la question du changement de régime d'historicité. La guerre de 1914 est un moment où les horizons de pensées connaissent une mutation absolument radicale où tout ce qui était la pensée du progrès s'effondre, en même temps que l'idée de durer de notre

civilisation dans les tranchées, d'où l'importance de faire retour sur la guerre de 1914, la littérature n'étant qu'un des champs d'exploration.

Cette écriture n'est pas toujours la même. Il y a une mutation particulière à partir des années 1980 qui a permis de définir ce que l'on pourra appeler « le champ de l'extrême contemporain », qui va se déplacer. Dans les années 80, il marque le passage à l'écriture des petits fils, des premiers témoins, ce sont les années où après les écrits de seconde génération, on en arrive à un grand texte emblématique paru aux éditions de Minuit qui est resté le symbole de ce passage : « Les Champs d'honneur » de Jean Rouaud, publié en 1990. Ce texte devient le point d'origine et de scrutation de ces écrits de troisième génération. Comment les déterminer par rapport aux époques précédentes ? Ces écrits de troisième génération se mettent à penser une certaine relation avec l'histoire de la guerre, avec l'histoire des guerres contemporaines. 1914 est en quelque sorte le point d'origine et le point paroxystique. La pensée de la guerre contemporaine se pense dans son extrême violence à partir de la guerre de 1914, d'où ce retour sur l'origine d'un moment de paroxysme. Cependant, les points d'origine sont toujours difficiles à trouver car si l'on remonte à la guerre de 1870, il y a aussi certains éléments de paroxysme, ainsi que dans les guerres napoléoniennes et dans l'histoire des guerres en général. Mais, la guerre de 1914 est considérée comme un moment de catastrophe inaugurale qui fonde notamment en histoire les études et l'histoire du temps présent. La première phrase du « Voyage au bout de la nuit » de Louis Ferdinand Celine est aussi un grand texte emblématique de 1930 sur la guerre de 1914. Celine est combattant. Il commence son roman par : « ça a commencé comme ça » Dans le « ça », dans « le commencement » il y a déjà l'idée d'un point d'origine sur lequel des auteurs de fin de siècle vont faire retour.

Cela continue avec le prix Goncourt de 2011 « L'Art français de la guerre » d'Alexis Jenni, puis le prix Goncourt de 2013 « Au revoir là- haut » de Pierre Lemaître qui centre particulièrement le retour de la guerre de 1914, en particulier le dernier moment de la guerre, la toute fin novembre 1918, avec l'idée que cet ultime moment génère quelque chose en terme de pensée de la civilisation.

Pour replacer les écrits de la première génération, il faut parler de la génération intermédiaire, celle des enfants de la guerre, les fils, les héritiers des écrivains de première génération qu'on pourrait qualifier dans l'histoire de la littérature comme dans l'histoire de la France en général, comme des orphelins. Très souvent, les écrivains, comme tous fils de combattants de la guerre de 1914, ont perdu leurs pères au combat. C'est le cas d'un grand écrivain de seconde génération, Claude Simon qui est orphelin de son père. C'est le cas aussi d'Albert Camus. Tous deux ont la particularité, que l'on retrouve dans beaucoup d'autres textes, de mettre en relation l'histoire de la guerre de 1914, de leur père, de la figure du père absent, avec l'histoire des autres guerres : la seconde guerre mondiale pour Claude Simon et la guerre d'Algérie pour Albert Camus.

Celui-ci, dans son texte posthume « Le premier homme » revient à partir du moment de la visite au cimetière sur l'histoire de son père. Il se rend compte devant la tombe de son père à Saint-Brieux, que son père est plus jeune que lui.

Cette prise de conscience brutale génère l'impression que le vide métaphysique sur lequel il a écrit, prend source dans cette absence du père. Finalement être le premier homme, ne pas avoir eu de père, c'est ce qui explique au dernier moment de la vie de Camus, mort lui aussi prématurément, une pensée sans filet, sans ascendance.

Donc, la deuxième génération d'écriture déjà, qui est une génération directement orpheline, instaure très souvent ce rapport à un père absent qui évidemment pose question. Ce qui explique que lorsqu'on passe les générations du XX<sup>e</sup> siècle, on assiste à des écritures qui réinterrogent sans cesse la guerre de 1914 comme un élément fondateur dans leurs vies et dans leurs écrits.

## Les différents genres d'écriture et expression de guerre

Un autre point « d'état des lieux » pour situer un peu les choses, est la question du genre des textes. On a bien évidemment le journal de guerre ; la correspondance qui permet de rentrer dans le genre épistolaire et qui a l'intérêt par rapport au journal de guerre, de penser le lien entre le front et l'arrière, d'établir un type de témoignages de guerre, que Jean Norton Cru ne prenait pas du tout en considération. C'est celui de l'arrière. L'arrière (les femmes ou les hommes non combattants) fait partie de l'écriture de guerre puisqu'il propose une vision de la guerre. La correspondance de guerre est donc particulièrement intéressante de ce point de vue là. Des correspondances littéraires ont été publiées. Mais la grande production de lettres pendant la guerre fait que l'on retrouve très tardivement aujourd'hui avec les « grandes collectes »<sup>4</sup>, des correspondances extrêmement nombreuses et intéressantes.

Autre genre d'écrit : les poèmes. Le poème, pendant la guerre de 1914 était une forme d'écriture extrêmement fréquente parce que sa forme brève est très favorisée. René Char, pendant la seconde guerre mondiale qui dirigeait un réseau de résistance, en est arrivé à des feuillets extrêmement brefs où le poème de l'instant était considéré comme l'écriture particulièrement adaptée à l'expression de ce qu'était l'expérience de la guerre.

Un autre champ d'expression est celui des dessinateurs et des peintres, en sachant que les dessins de guerre comme dans les carnets qui accompagnent une écriture ou qui sont parfois sans texte, sont aussi des formes d'expression assez fréquentes en particulier au moment de la guerre dite de position où les soldats ont du temps à y caserner. Pour certains, ce sont des formes d'expression tout à fait naturelles et privilégiées, notamment Pierre Lemaître dans la fiction qu'il établit en 2013. Il prend comme protagoniste principal un soldat dessinateur devenu une « gueule cassée » dont le dessin sans texte devient la seule forme d'expression restante, puisqu'il a eu la mâchoire emportée et ne peut plus parler. Cette forme unique d'expression est emblématique de l'expérience où finalement le dessin pouvait parfois remplacer un texte absent. Le dessin a eu donc une grande importance. Un historien de l'art, Philippe Daguin, s'est intéressé au fait que les peintres ont été particulièrement silencieux que la peinture a assez peu représenté dans l'après guerre cette expérience. Le dessin de

---

<sup>4</sup> Opération de collecte d'archives privées mise en œuvre dans les services d'archives en France dans le cadre du Centenaire, en 2014

guerre est lui une source particulièrement intéressante.

Concernant les écrivains combattants, s'ils sont les premiers à être publiés, il faut savoir que le témoignage combattant non littéraire souvent non publié ou très tardivement, est pléthorique. Cela s'explique par l'alphabétisation des pays belligérants. Il existe à côté de la littérature, beaucoup de témoignages. Ces écrivains (manière un peu pratique de distinguer un écrivain qui va continuer à écrire qu'il soit tout jeune ou écrivain reconnu), et les écrivains considérés comme « non professionnels », simples combattants pour lesquels la préoccupation, l'ambition voire la qualité littéraire de leurs textes, est moindre. À partir de là on considère qu'il s'agit de simples témoignages.

Il faut donc distinguer dans une typologie de ces textes les écrivains avec tout l'aléatoire que peut susciter cette distinction, des écrivains et aussi un autre type d'écriture qui devient beaucoup moins massif que dans les écritures d'avant la guerre de 1914, celle des écrits de militaires. La littérature de guerre a été très longtemps considérée comme une littérature de mémoire donc d'après guerre, souvent de généraux ou d'officiers qui portaient quelque chose d'une stratégie du champ de bataille. Dans la littérature, ce type de texte est extrêmement représenté au point d'en faire un point fondamental de l'écriture de ce que l'on pourrait appeler la poétique du récit de guerre dans sa tradition, depuis César en passant par Napoléon et bien d'autres, jusqu'à de Gaulle qui, au-delà de ses qualités littéraires, est lié à une idée d'écriture de stratégie.

En 1914 si ce type d'écrits n'a pas la même audience que d'autres, c'est sans doute parce que la question de la stratégie ou de la longue vue (le fait de voir loin), de dominer le champ de bataille comme on peut voir certains stratèges généraux du champ de bataille dans des romans du XIX<sup>e</sup> siècle, disparaît avec les tranchées. L'idée d'avoir une maîtrise de stratège sur le terrain devient moins probante, moins convaincante. La longue vue disparaît et finalement on entre dans le cœur de la bataille.

## La place de la littérature dans l'écriture de guerre

Il s'agit d'évoquer l'écriture de guerre à travers la littérature et la manière dont la littérature travaille l'expérience avec ce qu'elle exprime de manière particulière. La littérature concernant cette période a été très contestée et l'est encore en étant considérée comme vecteur du mensonge. Pour la guerre de 1914, elle est à l'origine d'un débat sur la culture de guerre et la notion questionnée de consentement<sup>5</sup>, en étant sur-représentée dans les analyses. Peut-être ne donne-t-elle pas la vraie vue sur toutes les expériences de la guerre ou les vues de la guerre telles que peuvent les exprimer les combattants ? L'écriture littéraire est une écriture d'intellectuels et ne renvoie peut-être pas une image globale de l'expérience. Néanmoins, elle renvoie une image qui peut être qualifiée à propos de 1914, à travers un certain nombre d'éléments de poétique. La première chose est qu'il y a peut-être l'idée dans la littérature, de l'absence d'un code qui permettrait d'établir la communication entre

---

<sup>5</sup> Voir l'intervention suivante de Frédéric ROUSSEAU, historien et chercheur

le front et l'arrière, entre le témoin et ses destinataires. La littérature de 1914, en particulier, marque la nécessité d'utiliser de nouvelles stratégies d'écriture pour réussir à rétablir un élément de communication qui dépasse le silence presque naturel sur une expérience de l'extrême, celle de la guerre.

Si l'on prend un grand texte de l'écriture de guerre « le Feu » d'Henri Barbusse à l'apparente simplicité de l'écriture, il met en place une inter- action argumentative assez complexe, des dispositifs d'énonciation, une parole dite parabolique qui dépasse le simple stade d'une communication empêchée et finalement l'articulation au discours de témoignage. L'articulation de l'écriture avec l'expérience est extrêmement complexe parce qu'on ne peut pas simplement raconter. L'idée d'une communication qui doit employer des stratégies autres est assez intéressante à étudier chez Barbusse. D'autre part dans cette œuvre, la mise en scène littéraire de la correspondance de l'échange épistolaire est intéressante parce qu'il permet de toucher ceux qui ne sont pas combattants et qui ne peuvent pas comprendre. Arriver à restaurer cette communication avec l'arrière, à trouver le langage qui va permettre de parler à l'arrière, dans le cadre de la mise en fiction d'un échange épistolaire est assez frappant dans la littérature. On pourrait citer beaucoup d'exemples comme Erich Maria Remarque, côté allemand dans son texte « À l'ouest rien de nouveau » dans lequel les échanges épistolaires sont traités de manière tout à fait particulière.

On a l'impression quand on étudie spécifiquement la littérature de 1914 que les cadres hérités de l'imagerie de la littérature de guerre traditionnelle ne sont plus opérationnels. Par exemple la forme épique qui peut se trouver jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle avec le récit de l'épopée napoléonienne n'a plus cours. Comment écrire une épopée à propos de 1914 ? Cela devient extrêmement difficile d'où la subversion d'un certain nombre de codes traditionnels d'écriture de guerre. On a pu par exemple souligner les anti récits de guerre de Jean Giraudoux qui était hanté par une recherche de négation, d'esquive de refus de ce qu'étaient les codes traditionnels. Tout ce « mal » du langage renvoie à un refus (qui envahit l'après guerre) des valeurs guerrières, des valeurs masculines qui sont portées par l'écriture épique. On trouve ça chez Henri Barbusse, Claude Simon en particulier dans « L'acacia » où l'on a des traces de cette expérience contradictoire de la sortie du langage.

Pour terminer sur cette expression empêchée ou coupée de la littérature traditionnelle à partir de 1914, prenons l'exemple de Blaise Cendrars qui écrit un grand texte en 1946 : « La main coupée ». Blaise Cendrars a été un engagé volontaire. Il n'était pas français<sup>6</sup>, mais il est parti dans l'élan patriotique de 1914 et a été amputé de la main droite. Cet épisode de l'amputation sans arrêt annoncé dans l'écriture de ses œuvres successives, n'est jamais réalisé. Très tardivement en 1946, après la guerre, il se prend à écrire l'épisode de la main coupée pour raconter cette amputation :

*« nous avons bondi et regardions avec stupeur, plantés dans l'herbe comme une grande fleur épanouie, un lys rouge, un bras humain tout ruisselant de sang, un bras droit sectionné au dessus du coude et dont la main encore vivante fouissait le sol des doigts comme pour y prendre racine et dont la tige sanglante se balançait doucement avant de tenir son équilibre ».*

On voit que le moment du témoignage s'arrête même si on ne peut pas vraiment

parler de témoignage en ce qui concerne cette main encore vivante qui est finalement la main détachée du corps. On assiste à une transformation brutale au moment où le récit ne peut pas se faire. Le lecteur est alors frappé par l'inquiétante étrangeté d'une main sans corps qui finalement substitue au récit de témoignage l'apparition fantastique d'une main vivante. C'est bien le « vivante » qui pose problème dans le texte comme si le récit manquant était comblé par une scène exactement inversée : c'est la main qui vit et c'est le corps qui disparaît. C'est une scène en miroir, une scène d'apparition de la main et non pas d'amputation que l'auteur produit. Il l'a produite en poète parce qu'il ne peut pas raconter la « chose » vraie, alors il la remplace par une expression littéraire. La main coupée de Cendrars dont on va dire que désormais il écrira de la main gauche, avec toute l'incapacité qu'il y a à écrire de la main gauche pour un droitier.

Il y a également « La blessure à la tête » d'Apollinaire qui a été reprise plusieurs fois par Picasso dans différentes figurations. Ces exemples et formes littéraires deviennent dans la littérature, par ces grands écrivains combattants atteints dans leurs corps, comme des sortes de métonymies<sup>7</sup> de ce qu'est la guerre de 1914 : une amputation, une blessure à la tête. Finalement on retrouve ces images de manière extrêmement frappante dans la littérature.

La distinction préliminaire des écrivains et des écrivants, caractérise assez souvent le plaisir de la découverte des écrits « non professionnels ». En lisant les carnets de guerre d'Honoré Jean Champcommunal, soldat limousin, on est frappé par l'extrême littérarité<sup>8</sup> du texte. (On trouve d'ailleurs des auteurs qui écrivent des carnets très prosaïques, transforment leurs écritures pour exprimer la quotidienneté des choses). Lorsqu'on lit la fin de ce témoignage en 1920, on sent à la dernière page qu'il va s'agir pour l'auteur de mettre un point final, de l'ordre de l'usage métaphorique d'une image littéraire pour désigner l'évènement que l'on vient de traverser. Et pour quelqu'un originaire de la terre comme Honoré Jean Champcommunal. C'est l'image de la brume qui frappe alors particulièrement le lecteur :

*« le vent du nord sifflant ses chants lugubres a dessiné sur nos vitres de fantasques arabesques. La neige est tombée blottissant sous une immense nappe blanche la nature et l'humanité devenue triste et la pluie, a chassé ces froids envahisseurs en noyant de ces eaux onéreuses tout un monde bien morose. Puis c'est la brume tenace et sans fin. Oh la brume ! Cette brume qui endeuille de son voile épais tout ce qui vit et tout ce qui semble vivre, qui ferme l'horizon par une barrière infranchissable qui isole de la nature, ses naturels eux-mêmes, me paraît mainte fois d'une indicible lourdeur. Elle me semble peser sur moi funestement, m'accabler sous un poids immense et de glas, m'enfermer dans une morne cage aux barreaux faits de tristesse ».*

---

<sup>6</sup> Blaise Cendrars était suisse

<sup>7</sup> Figure de style qui remplace un substantif par un autre tout en entretenant une relation entre les deux mots choisis

<sup>8</sup> Concept de littérarité proposé par Roman JAKOBSON au début du XX<sup>e</sup> siècle  
« ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire », extrait de Question de Poétique (1973)

## « 14 – 18 Limoges en guerre »

par Jean Michel VALADE ,

docteur ès Lettres et Sciences humaines à l'Université de Limoges



*Tableau de Pierre Lissac, 1914 – Musée des Beaux Arts de Limoges*

Les carnets de campagne du soldat Champcommunal, né le 2 octobre 1896, à Saint-Sylvestre, commencent à sa mobilisation en avril 1915. Dès lors, ils ignorent la vie à Limoges au moment où le conflit s'enclenche et, de fait, n'abordent pas la façon dont les Limougeauds, ceux de l'arrière, ont subi la Grande Guerre. D'où le but de cette communication.

À la veille de l'embrasement général, Limoges est une ville de 92 000 habitants – 92 181 précisément selon le dernier recensement quinquennal, celui de 1911. Au cœur d'un département à la démographie désormais stagnante – en 5 ans, depuis 1906, la Haute-Vienne a perdu 0,26 % de sa population -, le chef-lieu a continué sa croissance en gagnant 4 % d'habitants supplémentaires. C'est donc une grande cité, la plus importante du Limousin. Il est vrai que les autres villes de Haute-Vienne sont peu nombreuses et surtout de bien plus petite taille : Saint-Junien, 11 379 habitants, Saint-Yrieix, 8 205 habitants, et Saint-Léonard, 6 443 habitants, font figure, à côté de Limoges, de modestes agglomérations. Quant à la patrie d'Honoré Champcommunal, c'est un gros village de 1 642 âmes, qui, avec ses 6 forgerons et ses 4 charrons, sa foire chaque 12 du mois et un seul abonné au téléphone, garde son caractère rural et agricole.

Pour une bonne partie de l'opinion publique française, Limoges c'est la *ville rouge*, celle où a eu lieu le congrès constitutif de la CGT en 1895, là où se produisirent les grèves et les émeutes ouvrières de 1905. Effectivement, la cité alors administrée par le socialiste Léon Betoulle, au demeurant député de la Haute-Vienne, se démarque par l'importance de sa classe ouvrière. En 1914, les 25 fabriques de porcelaine de la ville occupent 6 600 personnes. L'industrie de la chaussure, forte de 17 fabriques, emploie, elle, quelques 2 780 salariés. D'autres industries, moins puissantes certes, sont présentes également : le textile, l'imprimerie, la petite métallurgie, ainsi que plusieurs distilleries et brasseries.

Au sein de la classe ouvrière limougeaude, nombreuse et exigeante, les thèses pacifistes propagées par Jaurès et les socialistes ont progressé, surtout lors du vote de la loi des trois ans. Les élections législatives du printemps 1914 sont un triomphe pour les socialistes qui ont fait campagne pour la paix : 35 % des voix lors du 1<sup>er</sup> tour en Haute-Vienne.

Le 31 juillet 1914, l'assassinat de Jaurès anéantit les frères espoirs de paix. Le jour même, le Conseil municipal de Limoges, se faisant « *l'interprète de la population ouvrière toute entière, salue la dépouille de celui qui, avec tant d'ardeur, lutta sans cesse pour donner aux travailleurs, sans distinction de patrie, la liberté et le bien-être, pour instaurer la fraternité universelle* ». Alors que le drapeau flottant sur l'hôtel de ville est immédiatement voilé d'un crêpe noir, il est décidé qu'une délégation municipale de neuf membres assistera aux obsèques. Le dimanche 2 août, la Une du *Populaire* paraît alors encadrée de noir.

Avec la disparition de Jaurès, le pacifisme reflue. Alors que le gouvernement juge inutile d'activer le carnet B, l'ordre de mobilisation générale, le 1<sup>er</sup> août, amène les socialistes limougeauds à consentir à la guerre et, plus tard, à l'Union sacrée. Le jour-même, considérant que, « *comme tous les élus du Parti socialiste, comme l'Internationale ouvrière tout entière, [il] a fait les efforts les plus grands pour que l'horrible chose qu'est la guerre ne s'accomplisse pas* », le Conseil municipal de Limoges invite les futurs soldats à déférer aux ordres : « *Qu'ils partent ! C'est le devoir de l'heure présente. Nous n'avons plus à juger les événements. Une seule chose importe maintenant : défendre le sol national, sauvegarder la République. Nous verrons ensuite* ».

Le départ des hommes, ceux du 78<sup>e</sup> RI, s'effectue dans une atmosphère où se mêlent émotion et détermination. Le *Populaire* évoque, dans son édition du 4 août, la foule massée tout le long du parcours conduisant à la gare. Là, « *beaucoup de mères et de jeunes filles en larmes sanglotaient ; bien des soldats avaient les yeux rouges de larmes et d'autres, pour ne pas pleurer, se mordaient les lèvres* ». Malgré tout, au carrefour Tourny, un quidam qui s'est enhardi à crier « *À bas la guerre !* » est molesté. La police doit intervenir.

Désormais vidée d'une grande partie de ses hommes, Limoges subit de plein fouet le choc de l'entrée en guerre. Privées de leur main-d'œuvre, des usines ferment. Le nombre des chômeurs à secourir grimpe considérablement, tout autant que celui des femmes et des enfants dénués de ressources. Et puis, quelques esprits malfaisants en profitent pour augmenter les prix de vente des denrées de première nécessité. La municipalité qui se réunit maintenant chaque soir, s'efforce de faire face.

Après avoir divisé la cité en 23 secteurs, elle s'engage, dès le début du conflit, à distribuer dans chacun une soupe populaire consistant en 120 grammes de viande, un demi-litre de bouillon et une livre de pain par personne. 4 757 familles nécessiteuses sont recensées le 5 août. Sans tarder non plus, elle décide d'ouvrir, en septembre, des chantiers communaux avec pour objectif d'embaucher 500 chômeurs, rémunérés 2 francs la journée, qui seraient notamment chargés du cassage de pierre et de travaux de terrassement en vue de l'agrandissement du cimetière de Louyat. Aux yeux du maire, « *le travail reste la meilleure forme de l'assistance* ». Bien sûr, ces efforts de l'équipe municipale ne sauraient s'entendre sans des appels à la solidarité. Le préfet donne l'exemple en offrant personnellement 100 francs et l'évêque de Limoges, le 10 août, remet 1 120 francs, produit de la souscription ouverte au sein des membres du clergé de la ville.

Ce n'est pas seulement la vie sociale qui est perturbée par la guerre. Tout aussi rapidement la physionomie de Limoges change. Dès avant la fin août 1914, cette cité, qui naguère recensait seulement 281 étrangers – c'était en 1911 -, doit accueillir nombre de réfugiés belges, des ressortissants des départements de la zone aux armées, une kyrielle de familles en provenance de Paris et de la banlieue, évacuées par décision gouvernementale, sans oublier les 900 agents du service des Postes de la Somme affectés à Limoges. Début octobre 1914, dans une correspondance au ministre des Travaux publics, le maire estime tous ces rapatriés à 100 000 individus ! Même si l'Etat verse une indemnité quotidienne de 1,25 francs par personne, l'effort de l'administration locale s'avère considérable. Le cirque municipal, pas encore achevé, est réquisitionné en qualité de centre d'hébergement, puis achalandé en paillasses et en couvertures. Cela ne peut suffire. Aussi la compassion et surtout la solidarité des limougeauds sont-elles sollicitées à nouveau. Las, des dérapages se produisent, contraignant le maire à réagir vigoureusement. Au terme d'un communiqué, le 9 septembre, Léon Betoulle stigmatise le comportement de certains de ses concitoyens en déclarant que « *profiter des circonstances actuelles pour essayer de s'enrichir ou réaliser des bénéfices honteux, c'est commettre un véritable crime* ».

Les militaires contribuent aussi à ce brassage de population inédit. Certes, avant-guerre Limoges était déjà une ville de garnison, de surcroît siège du XII<sup>e</sup> Corps d'Armée. Toutefois les débuts du conflit ne font que renforcer sa fonction militaire, suite à la décision de l'état-major de transférer dans la capitale limousine le siège de la 1<sup>re</sup> région militaire, domicilié en temps ordinaire à Lille. Dès lors, pour héberger ces hommes mobilisables, des groupes scolaires sont réquisitionnés.

Fin octobre 1914, ce sont quand même 9 000 soldats qui stationnent à Limoges. Parmi eux quelques généraux relevés de leur commandement, en août, par le généralissime Joffre et assignés à résidence dans la ville. Le fait est d'importance. Non seulement il en résultera deux nouveaux vocables – limoger et plus tard limogeage -, mais cela contribue à modifier l'identité de la ville. Désormais, la ville rouge ne fait plus peur : à l'écart des intrigues politico-militaires, elle est redevenue une cité de province à nouveau sûre et donc fréquentable.

Comme les premiers mois du conflit se révèlent particulièrement meurtriers - les statistiques confirmeront, après-coup, que les pertes mensuelles de l'année 1914

seront les plus élevées de toute la guerre, Limoges accueille, comme il se doit, des blessés. La ville se couvre alors d'hôpitaux temporaires, ouverts dans des bâtiments très divers : casernes, établissements scolaires, publics comme privés, musées et même une usine, celle d'Haviland au Mas-Loubier. Il faut donc parer à l'urgence et dans des conditions loin d'être parfaites : sur la foi du témoignage de Léon Jouhaud, l'artiste redevenu alors médecin militaire à l'hôpital mixte de Limoges, saleté, instruments chirurgicaux inadaptés, personnel incompetent, notamment parmi les infirmières bénévoles, sont une réalité... Et comme les besoins se font de plus en plus pressants, la municipalité fait « *appel à l'esprit de solidarité et d'humanité* » des Limougeauds, invités à loger chez eux, à partir de la fin septembre 1914, les convalescents « *en excellente voie de guérison* » et ne présentant aucun « *danger de contamination* ».

La présence de blessés laisse supposer, évidemment, que la guerre est très meurtrière. Dès lors, l'arrivée de prisonniers allemands à Limoges suscite des réactions d'hostilité : cris et huées, menaces même. Et puis, en l'absence d'informations crédibles, des rumeurs enflent dans la ville. telle celle qui, fin septembre 1914, propage l'idée que le maire aurait reçu un ou plusieurs sacs remplis de plaques d'identité appartenant à des soldats limougeauds tués lors des derniers combats. Même si Léon Betoulle dément, il n'empêche, une partie de l'opinion tolère de plus en plus mal l'installation du conflit dans la durée. Les thèses pacifistes réapparaissent en 1915.

Le 9 mai, lors de leur congrès fédéral, les socialistes de la Haute-Vienne déclarent espérer « *la fin de la guerre, dans l'intérêt du socialisme, de la patrie et de la classe ouvrière* ». Ce manifeste, connu sous le nom de circulaire du 9 mai, et dont la paternité échoit à Adrien Pressemane et à Paul Faure, ne reçoit pas l'assentiment de la SFIO qui, rappelons-le, participe activement au gouvernement d'Union sacrée. Malgré tout, le combat des minoritaires se poursuit, d'autant qu'en septembre de la même année, dans le village suisse de Zimmerwald, un autre manifeste, émanant de socialistes fidèles à l'internationalisme et venus de différents pays, réclame la paix entre les peuples. À leurs yeux, la guerre n'est qu'une barbarie produite par le capitalisme. Pressemane, invité en Suisse, ne s'est pas déplacé, soucieux de ne pas provoquer une scission officielle au sein de la SFIO.

La guerre continue donc. À Limoges, comme ailleurs, se met en place une économie de guerre. Les fabriques de chaussure s'orientent vers la production de brodequins pour l'armée ; comme les besoins sont considérables, ce secteur sait en profiter : en 1920, l'industrie de la chaussure supplantera celle de la porcelaine en nombre de salariés, offrant du travail à quasiment 8 000 personnes. La porcelaine, justement, a dû s'adapter, elle aussi, aux nouvelles conditions imposées par la guerre. En proportion, les femmes ont été plus nombreuses, qu'avant-guerre, à travailler dans les fabriques de porcelaine de Limoges qui se spécialisent, à l'exemple de la manufacture Lanternier, dans la production de têtes de poupée en porcelaine, jusqu'alors monopole allemand. On apprécie leurs mains délicates indispensables à la bonne réalisation de multiples opérations minutieuses : le démoulage et le polissage des têtes, l'ouverture au canif des paupières et de la bouche, l'enduit au vernis des visages, la peinture au pinceau des sourcils et des cils et, surtout, l'implantation des yeux, bleus ou noirs. Surtout, le visage devient rond et n'a plus rien de commun avec la mâchoire germanique carrée

des poupées d'antan.

Non seulement la guerre continue, mais elle devient de plus en plus mondiale avec l'entrée des Etats-Unis dans le conflit, en avril 1917. Bientôt les Limougeauds en prendront conscience de visu. Effectivement, comme d'autres, Limoges devient une ville où la présence américaine ne manque pas de se faire remarquer. L'État-Major s'installe au château de la Roche, près d'Aixe-sur-Vienne. Surtout, la cité voit l'arrivée du Service de Santé américain. Dès lors, plusieurs équipements sanitaires ouvrent : par exemple, le grand séminaire du Clos-Jargot, alors en construction, est reconverti en hôpital, ce qui en facilite l'achèvement de la toiture ; un autre hôpital s'installe sur le Champ de Juillet ; par ailleurs, un centre de loisirs est créé au cinéma-théâtre de la rue Croix-Mandonnaud et une Coopérative militaire américaine ouvre dans des locaux mis à disposition par la Ville. Autre effort consenti par la municipalité Betoulle, l'exonération totale des droits d'octroi concernant les denrées destinées à l'alimentation des troupes américaines fortes de plus de 1 700 hommes en 1918.

Toutefois cette année 1917 est surtout marquée par une exaspération sociale où la lassitude et « la vie chère » gagnent du terrain : le 6 janvier, à Saint-Junien, plusieurs centaines de femmes, 400 probablement, manifestent devant la mairie pour protester contre la vie chère et crier leur souhait de voir la guerre se finir au plus tôt. Elles accueillent la troupe venue les disperser aux cris « *d'assassins, votre place est dans les tranchées plutôt qu'ici* » ! C'est en quelque sorte le prélude à ce que certains appelleront « la grande fatigue des peuples » de cette même année 1917 qui, en mai et juin, verra une vague de grèves se propager à Limoges, dans des ateliers de confection militaire, une demi-douzaine de fabriques de porcelaine et aussi des fabriques de chaussons. Rien de comparable, certes, avec les événements de 1905, mais au cœur du mouvement, on note quand même plus de 1 300 grévistes.

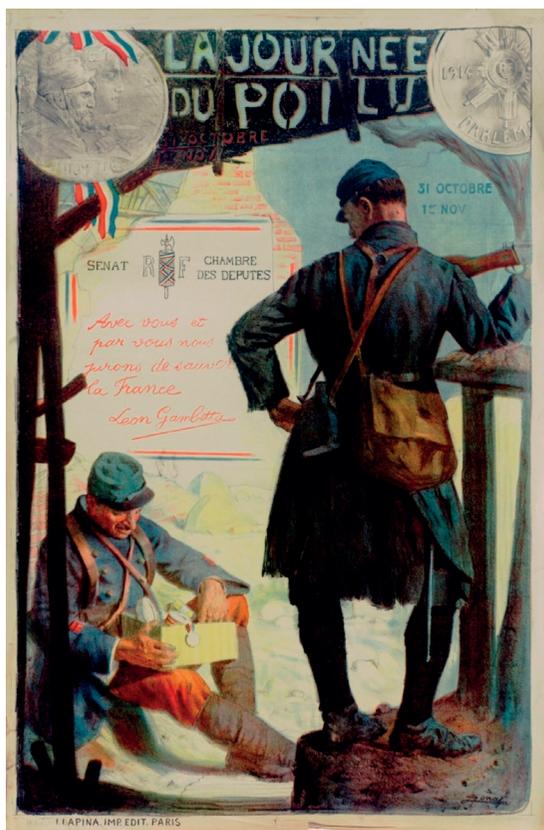
On le perçoit bien. Si les revendications purement pacifistes n'apparaissent pas sur le devant de la scène, elles restent sous-jacentes. Déjà, le 18 juin 1916, un fait l'avait laissé entrevoir. Ce dimanche-là, faubourg de Paris, lorsqu'un lieutenant morigène deux soldats qui ont omis de le saluer, des passants prennent fait et cause pour... les hommes du rang. La foule grossit, des invectives fusent, femmes et enfants jettent des pierres sur les militaires venus protéger, à côté, l'établissement pharmaceutique du service de santé.

Et puis arrive, enfin, l'Armistice. « La fin de l'horrible Cauchemar », comme le titre *Le Populaire*, jette dans les rues de Limoges, dès la fin de matinée du 11 novembre 1918, une foule considérable ; *c'était plus que de la joie, c'était un délire indescriptible* rapporte la chronique. Pourtant, plusieurs milliers de familles sont dans le deuil – on ne connaît pas le nombre précis de victimes, qui pouvaient être aux alentours de 2 500. C'est beaucoup. Aussi, avant que ne germe l'idée d'édifier un monument à la mémoire des morts de la Grande Guerre, un hommage leur est rendu, le 14 juillet 1919, au cimetière de Louyat, où plusieurs milliers de personnes ont tenu à se déplacer. Le maire, le préfet s'expriment. Un mois plus tard, le dimanche 17 août, Limoges organise une fête populaire en l'honneur de ses poilus : les troupes défilent, place de l'hôtel de ville devant les mutilés, les veuves et les orphelins de guerre. Quatre semaines après, c'est le retour du 63<sup>e</sup> RI qui fait l'objet d'une autre manifestation dominicale à laquelle la population

est associée. Et puis, le 2 novembre, sous une neige très fine, au cimetière de Louyat se déroulent les cérémonies officielles et nationales consacrées aux morts de la guerre.

Il faut attendre 1925 pour que le Conseil municipal de Limoges s'implique dans la réalisation d'un monument aux morts de la Grande Guerre, en appuyant la démarche d'un comité local. Si l'initiative est donc tardive – le monument de Brive, par exemple, a été inauguré deux ans auparavant en présence de Raymond Poincaré devenu président du Conseil, elle n'en revêt pas moins un caractère bien spécifique qui déroge à l'air du temps : en effet, il s'agit « *d'ériger un monument qui serait non pas une commémoration des souffrances de la guerre, mais un monument à la gloire de la Paix.* » Confié à l'architecte Vergnolle et au sculpteur Sallé, prix de Rome 1925, le projet se concrétise très lentement : au terme d'une longue patience, il est remis officiellement au maire, square de la Poste, par le secrétaire général du Comité pour le monument aux morts de la guerre, le lundi 2 novembre 1931, le Jour des Morts. Dédié « *Aux enfants de Limoges morts pour la France et la paix du Monde* », et dénué de toute liste de victimes, il conduit le premier magistrat de la cité, Léon Betouille, à citer Jaurès dans son allocution, en invitant chacun « *à travailler à rapprocher le jour où « l'humanité sera enfin réconciliée dans l'universelle Justice* ».

Peine perdue, onze ans plus tard, quasiment jour pour jour, le 11 novembre 1942, les descendants des vaincus de 14-18 entraient triomphalement à Limoges.

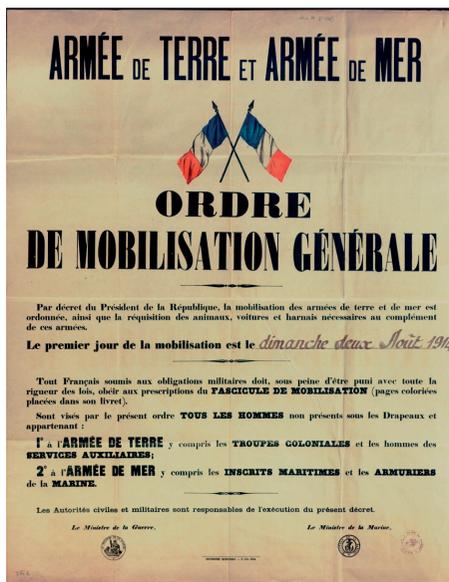


Affiche « La journée du poilu »  
4 Fi 8-1 – Archives Municipales de Limoges

# « Suffit-il d'être patriote pour partir à la guerre ? La mobilisation au regard des sciences sociales »

par Frédéric ROUSSEAU ,

professeur d'histoire contemporaine et chercheur à l'Université Montpellier 3  
(Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales)



Affiche de la mobilisation générale 3 Fi 1-Archives Municipales de Limoges

La réponse ne sera apportée que pour la première partie de la question. Comment se passe le départ à la guerre ? Comment expliquer que des millions d'hommes dans pratiquement tous les pays d'Europe soient partis à la guerre en août 1914 ? Comment expliquer aussi que des millions de femmes qui participent aussi à cette histoire les ait laissé partir ?

Au sein des historiens plusieurs thèses s'affrontent notamment celle du consentement. La thèse dominante prétend que les sociétés belligérantes ont consenti à partir en guerre, ont consenti à la faire comme elle a été faite, c'est-à-dire ont consenti à sa durée et à sa violence avec toutes les conséquences induites ensuite avec l'interprétation des événements du XX<sup>e</sup> siècle qui permet de retrouver l'expression de « catastrophe inaugurale ».

Pour certains historiens-chercheurs, le consentement d'une partie de la population est incontestable. Il s'agit de la population directement impliquée dans les affaires politiques, militaires donc des hommes politiques (les socialistes par exemple), les syndicalistes, les hommes d'église, les militaires mais aussi toute la classe supérieure de lettrés qui participent du jeu politique global et qui croient au bien fondé de ce jeu politique. Il faut donc essayer de comprendre comment cela fonctionne dans les différents groupes sociaux et précisément si l'on peut être d'accord sur le fait qu'il y a

un consentement dans les franges supérieures de la population et de la société, c'est un peu plus complexe en ce qui concerne les hommes et les femmes ordinaires.

C'est sur la sociologie et les sciences politiques que l'on va s'appuyer pour essayer de comprendre.

Si l'on s'en tient aux résultats observables, constatables par tout un chacun, assurément les mobilisations en août 1914 ont été un franc succès, partout. Presque comme un seul homme les soldats rejoignent leur régiment, qu'ils soient Français, Russes, Allemands. Pour autant, comment interpréter ce succès ? Comment peut-on déduire le degré d'intensité du sentiment patriotique qui animait à l'époque les différents protagonistes ?

Il est proposé pour les hommes et les femmes ordinaires de considérer cette séquence de la mobilisation et du départ comme une scène sociale au sens le plus théâtral du terme et cet instant tout à fait singulier de la mobilisation comme un fait social et pas simplement un fait politique et militaire. Une attention toute particulière est apportée aux interactions présentes et agissantes sur cette scène sociale qu'offre le moment de la mobilisation.

De fait, nous disposons d'une multitude d'indices qui permettent d'attester que cette scène sociale ne peut pas être réduite, même en août 1914, au simple rapport que chaque citoyen est censé entretenir à titre individuel, personnel à sa patrie, à sa nation hors de tout contexte, de tout ancrage social et culturel. On peut penser également que la réussite des mobilisations peut être considérée autrement que comme la simple somme des réflexes et sentiments individuels de millions d'hommes. En fait, les réponses qui ont été apportées par les citoyens et citoyennes à l'ordre de mobilisation, relèvent aussi de la manière sociale d'agir et de penser. Ces manières sociales d'agir et de penser sont ce qu'il faut essayer de débusquer et d'analyser. Comment le faire ? En recourant aux témoignages mais en prenant en compte qu'aucun témoin ne peut être représentatif de l'ensemble des Français qui sont appelés par les sociologues des « groupes de papiers » aussi bien que les soldats ou les combattants, encore faudrait-il distinguer entre ces différents groupes.

Que se passe-t-il quand sonne l'heure, quand sonne le tocsin, quand on entend les roulements de tambour ? Dans une assez large mesure, c'est ce qui ressort de la lecture des témoignages, la mobilisation pour la guerre peut être restituée comme un spectacle public et de rue, quand on est en ville, au sens premier du terme, au sens où des rôles sont distribués y compris aux spectateurs. L'annonce de la mobilisation équivaut véritablement à une levée de rideau sur l'inconnu, on ne sait pas du tout ce qu'est la guerre malgré toute la littérature de guerre. Mais la démarche ou la marche menant à cet inconnu est quant à elle parfaitement balisée notamment pour les hommes qui sont mobilisés. Après avoir été soigneusement planifiée pendant les années pour ne pas dire les décennies qui ont précédé cette guerre, le mouvement d'ensemble qu'est la mobilisation est savamment orchestré et encadré par les services de l'État et ses nombreux relais locaux. C'est pourquoi, il ne faut pas oublier que s'il y a ce départ à la guerre, ce succès des mobilisations, il y a aussi des raisons tout à fait pratiques dont la présence d'un encadrement institutionnel qui facilite grandement la prise de la bonne décision, c'est-à-dire de partir.

Peu après l'annonce proprement dite, chaque homme mobilisé reçoit d'ailleurs sa feuille de route individuelle. Donc, il sait immédiatement quand et où il doit rejoindre son régiment. Ce papier officiel indique donc à chacun la route à suivre et trace une ligne de conduite. Ensuite, très certainement l'annonce de la mobilisation n'est pas ressentie exactement par tous de la même façon. Sans doute prend-elle moins au dépourvu les citadins qui ont davantage accès à l'information ; ils lisent davantage la presse que les ruraux. Dans certaines villes de garnison les régiments d'actifs ont commencé dès les derniers jours de juillet les derniers préparatifs et certains même leur concentration à proximité des frontières. Et puis, il y a d'autres signes précurseurs qui ne trompent pas les citadins un petit peu attentifs et qui voient dans leur ville des ménagères inquiètes qui font des provisions de sucre, d'huile de farine...puis ceux qui ont de la grosse monnaie à la maison, vont échanger leurs grosses coupures en petites coupures parce que cela peut aussi servir en cas de fermeture prématurée des banques. Les banques sont en plus gardées par la Gendarmerie comme si l'on craignait un « casse » gigantesque. Puis, quand la mobilisation est annoncée, que le tocsin vient de sonner à quatre heures de l'après midi comme à Reims par exemple, tout le monde pleure disent les témoins. Pour les hommes qui de leurs côtés sont en train d'accomplir leur service militaire, l'annonce de la mobilisation générale survient par paliers. Depuis les dernières semaines de juillet, déjà certains signes mettaient la puce à l'oreille, notamment l'ardeur inhabituelle mise aux manœuvres et également aux exercices de tir. Tout cela accréditait l'idée que la situation internationale devenait un petit peu tendue voir inéluctablement allait vers une catastrophe. Comme on peut l'apercevoir également dans les témoignages, c'est un élément aussi important à prendre en compte, il n'y a pas de place pour le « JE » ou le « MOI » en tous cas c'est très rare, dans les notes qui rapportent cette annonce pourtant tout à fait exceptionnelle qu'est la mobilisation générale dont on a du mal à se rendre compte. Chez tous ces jeunes gens, c'est le « NOUS » de l'évènement frappant le collectif qui s'impose et plus encore qu'en ville, la mobilisation fait littéralement irruption, voire éruption dans la vie des gens de la campagne. Parce que dans les fermes, dans les champs, dans les bois, l'annonce de la mobilisation saisit les gens au cœur, au corps et précisément aux oreilles dans le sens premier où l'annonce de la mobilisation est tout d'abord saturation de l'espace sonore public. D'ailleurs, beaucoup de gens se méprennent au début, ils pensent qu'il y a un incendie, qu'il faut commencer à chercher de l'eau. On se réunit avec des seaux avant de réaliser ce qui se passe. Ailleurs, ce sont les cloches qui sonnent le tocsin, le tintement si redouté par l'expérience qui annonce toujours de mauvaises nouvelles pour la communauté. Ailleurs, ce sont les tambours ou c'est la Gendarmerie qui vient non pas à cheval ou à bicyclette mais en automobile dans les campagnes pour apporter encore plus vite les grandes affiches blanches. Ces affiches sont placardées sur les places, devant les mairies ou les écoles. Ce sont les affiches de la mobilisation générale avec leurs deux drapeaux tricolores croisés et c'est devant ces affiches que se forment partout des attroupements qui bruissent des clameurs suscitées par la nouvelle fantastique. Donc, que les hommes apprennent la mobilisation par voie d'affiche, par le tocsin, par le tambour, par la presse, par les voisins ou encore par le garde champêtre, tous

ou presque en prennent connaissance ensemble c'est-à-dire avec d'autres, avec la plupart des autres. C'est un fait essentiel que de constater que l'annonce de la mobilisation est un fait public, et comme une immense vague, elle envahit et submerge tout le monde. Le monde se réorganise en fonction de cette annonce. Cela mobilise des attitudes intériorisées à l'école, par l'école, par l'enseignement des instituteurs, les comportements appris, l'obéissance. Le consentement s'apprend, se fabrique dont les habitudes prises lors du service militaire. Tout cela joue assurément pour porter les gens à obéir aux ordres et aux injonctions des autorités qui en outre ne sont pas des autorités perçues comme illégitimes mais qui sont reconnues comme telles.

Dans de nombreux témoignages, l'annonce est un phénomène public mais elle est également un phénomène quasi instantanément collectif. Ce phénomène emporte tout. L'individu disparaît. Il ne reste donc plus de latitude à chacun pour former une appréciation personnelle, pour apporter une réponse singulière, réfléchie, autonome, consciente et éventuellement critique. C'est pourquoi le terme de consentement ne convient pas. D'ailleurs, le vocabulaire généralement employé pour traduire cette période dit bien l'effacement de l'individu autonome et son aspiration par un phénomène social d'une ampleur hors du commun. Citation d'un jeune médecin Louis Maufret<sup>9</sup> « *C'est par une belle fin d'après midi que j'ai entendu la petite cloche de la cathédrale, elle tintait à un rythme inhabituel, précipité, tout le monde s'est arrêté comme pétrifié, on avait compris* »

Dans la Beauce, la population est en pleine moisson : les sons mêlés du tocsin, de la trompette, du tambour suspendent également dans cette région le cours des choses et de la vie ordinaire. On voit à travers les différents témoignages une seule et même réponse à cette annonce

Citation d'un paysan Efrahim Grenadou « *Le monde ! Ils ont laissé leurs faucheuses, les charretiers ont ramené leurs chevaux. Tout ça arrivait à bride abattue, tout ça venait de la terre, tout le monde arrivait devant la Mairie, un attroupement ; ils avaient tout laissé en pleine moisson, tout était resté là* ».

On pourrait multiplier les témoignages de ce genre. On retrouve partout ce même schéma, partout, quelque soit son mode d'annonce, la nouvelle arrête tout, bouleverse tout et emporte tout.

Significativement, l'image de la fourmillère brusquement désorganisée comme par un coup de pied géant, revient dans de nombreux témoignages.

Il faut bien garder à l'esprit à quel point cette nouvelle bouleverse l'ordre des choses. Il faut se représenter aussi qu'en deux semaines seulement près de deux millions cinq cent mille hommes réservistes territoriaux quittent leurs villes ou leurs villages, leurs familles, leurs métiers, leurs études et rejoignent leurs régiments.

Cependant, déstabilisation n'est pas désordre. Très vite l'annonce elle-même génère une nouvelle organisation, un nouvel ordre. Partout, pour tous l'annonce marque l'avènement de temps nouveaux, cela déclenche en chaîne des comportements individuels et collectifs qui sont généralement ceux attendus par les différentes institutions qui ont partie liées avec l'évènement de part leurs fonctions, qu'ils s'agissent de l'État, de ses

---

<sup>9</sup> Témoignages cités par Frédéric Rousseau, extrait de la collecte réalisée par le Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales

agents civils et militaires (rôle important des instituteurs, des curés, des maires...). Mais cet encadrement social n'est pas qu'un encadrement institutionnel, il y a également l'encadrement social constitué par la famille, les voisins, les connaissances. Puis il faut ajouter à cela, les effets conjoints de l'image de soi, que chacun porte en lui et sur lui ; c'est-à-dire chacun en public montre son visage, sa face, dès qu'on sort de chez soi, on se montre au monde. Confrontés à cet événement énorme, chaque homme et chaque femme ordinaire se voit irrémédiablement saisi et convoqué. Chacun doit présenter sa face, son visage à son monde social. Chacun et chacune doit exposer une figure mais aussi une attitude, des gestes des comportements censés traduire des sentiments, censés traduire une âme, une mentalité mais aussi une appartenance culturelle et sociale conformes aux normes dominantes qui régissent la société de l'époque. Or, vis-à-vis de son père, de sa mère, de son épouse de sa fiancée, de ses frères et sœurs, de ses enfants, des autres membres de sa famille, de ses camarades, de ses voisins, des connaissances, quel autre visage, quelle autre face montrer en août 1914, que celle du courageux défenseur accourant à la défense de la patrie en danger ? Au moment où tout le monde est appelé à remplir son devoir, où tout le monde s'agite, se met en marche, se mobilise, comment s'extraire, comment se distraire, comment s'exclure d'un tel mouvement collectif, d'un tel mouvement aussi massif ? Pour le moins cela paraît difficile car si l'on veut parler en terme d'opportunité ce que suppose l'emploi du terme de consentement, quel choix est-il véritablement proposé à chacun ? À dire vrai, aucun. Peut-il en effet être seulement envisagé de faire le lâche quand tout le monde fait preuve du courage qui sied à tout citoyen, à tout patriote. La réponse est négative pour l'écrasante majorité. Alors plutôt que de supposer le patriotisme de chacun qui d'ailleurs n'est pas en cause et l'intensité du patriotisme de chacun comme la raison du succès de la mobilisation de tous et les raisons de la durée de la guerre (ce que l'on appelle le moral des troupes, la ténacité des soldats), il est intéressant d'aller chercher l'explication de l'expression patriotique dans les formes et les modes sociaux de la mobilisation. Clairement l'annonce de la mobilisation n'a pas appréhendé ces hommes et ces femmes dans un espace de solitude mais bien au creux d'un maillage social complexe dans lequel chacun est inséré.

Deux autres éléments paraissent particulièrement frappants à la lecture des témoignages décrivant la phase de la mobilisation sur le terrain, non pas à travers les yeux d'un journaliste ou d'un gendarme qui rapporte à son chef qui lui-même va rapporter à son ministre. Le premier est l'extrême rapidité avec laquelle les mobilisés ont été sommés de passer de l'annonce de la mobilisation au passage à l'acte de partir, quelques heures tout au plus séparent les deux moments et puis comme l'indique bien son nom la mobilisation générale interpelle et bouleverse les vies de tout le monde ou presque. Cela bouleverse la vie de ceux qui faisaient leur service militaire, eux partent immédiatement vers le front. Cela bouleverse aussi la vie de ceux qui vont partir un petit peu plus tard. Mais cela bouleverse encore la vie de ceux qui restent et ne perdent rien pour attendre. Cela bouleverse également la vie des femmes, la vie des enfants, la vie des hommes inaptes ou trop âgés ; tout le monde se sent concerné par cette mobilisation et le départ. Comme l'a relevé un historien de Montpellier, Jules Morin : « très vite, au moment de la mobilisation, on rentre chez soi, on rend visite aux parents, on rend visite aux amis, les rares familles qui n'ont pas de mobilisés accourent chez le voisin, c'est

dire à quel point la mobilisation implique tout le monde. Tout le monde se sent concerné par ce moment extraordinaire ». Ainsi dès l'annonce, les mobilisés se trouvent entourés par les personnes qui comptent pour eux et aux yeux de qui ils comptent. Les paroles, les gestes les regards s'ajustent en permanence durant ces confrontations faciales. Il n'y a pas que le mobilisé qui doit présenter un visage mais aussi tous les autres. Quel visage présenter au mobilisé qui est sommé de partir dans quelques heures, qui doit faire sa musette et qui doit partir rejoindre la gare et son régiment ?

À ces entourages familiers bienveillants, affectueux mais aussi contraignants, s'ajoute l'encadrement qui peut paraître lâche au regard de l'ampleur de la mobilisation mais un encadrement qui est néanmoins bien présent sur les lieux stratégiques de la mobilisation, les gendarmes, les garde champêtres, les fonctionnaires, les maires, les conseillers municipaux, les élus auxquels s'ajoutent aussi les militaires des villes de garnison. Ce consentement est donc bien encadré. Le fait aussi que la mobilisation ait été décrétée générale, renforce l'intensité de ce que l'on pourrait appeler l'évidence même si le mot est ambigu. C'est-à-dire que la mobilisation crée un véritable état d'exception non pas tant au sens juridique du terme, même si l'état de siège va être proclamé et prolongé jusqu'après la fin de la guerre, mais au sens où on a affaire à une conjoncture quasiment d'ordre cosmique. On a affaire à un événement tellement rare pour que tout le monde y compris les plus jeunes en prennent immédiatement l'exceptionnelle mesure. C'est pour cela d'ailleurs en partie que beaucoup de gens qui jusque là n'écrivaient pas, ne s'écrivaient pas, vont commencer une aventure d'écriture. C'est vraiment quelque chose d'exceptionnel que la guerre et ils en ont tout à fait conscience quoi qu'en disent les autorités, au moment de la mobilisation, qui sont soucieuses de rassurer le bon peuple. Elles placardent plein d'affiches effrayantes mais en même temps elles disent que « la mobilisation ce n'est pas la guerre ».

La population a très bien compris que la mobilisation, c'est la guerre. Non seulement ce caractère général réveille au plus profond de chacun un lointain passé, sans doute plus ou moins mythifié, c'est celui des livres d'histoire. La mobilisation générale réveille sans doute des leçons des classes primaires : la proclamation de la patrie en danger, la levée en masse de 1793<sup>10</sup>. Cela réveille aussi les récits des anciens qu'on a pu entendre durant les veillées ou les repas familiaux : l'aventure de Gambetta, la mobilisation générale décrétée en 1870 par le gouvernement de défense nationale et la République. Mais le fait est là, la mobilisation impressionne, elle commande à tous. Le caractère général de la mobilisation contribue à faire l'exceptionnalité du moment et à lui donner un caractère quasi incontournable. Comment dès lors échapper à la mobilisation ? Car à travers elle, c'est l'agenda national qui impose et s'impose comme l'impérieuse rupture de la routine quotidienne. Cette rupture est impérieuse en ce qu'elle ne souffre aucune discussion, aucune délibération. Il n'est pas du tout envisagé que les citoyens puissent dire : « écoutez votre guerre, moi ça ne m'intéresse pas, j'y vais pas » cela n'est envisagé par personne ou alors en bas de l'affiche<sup>11</sup>. La mobilisation puis la guerre introduisent une logique de situation particulière. C'est ce que l'on nomme état

---

<sup>10</sup> En 1793 la Convention décide la levée en masse de 300 000 hommes de tous les départements

<sup>11</sup> « tout français soumis aux obligations militaires, doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation »

d'exception entendu au niveau social et politique du terme qui s'empare de l'ensemble de la population, hommes et femmes confondus même si bien sûr leurs attitudes peuvent différer grandement. Donc les réponses de ces hommes et de ces femmes que beaucoup d'historiens et de littéraires reprennent à leur compte et qualifient assez paresseusement de patriotiques, sont avant tout des réponses sociales, des réponses sentimentales, des réponses affectées parce que ce sont des réponses apportées sous le regard des gens qui comptent pour chacun.

Pour citer un historien qui a fait sa thèse à Montpellier sur les Mutins de 1917, André Loez<sup>12</sup>, il indique que « pour la France, ce que dévoilent les entrées en guerre, les mobilisations d'août 1914, le succès de ces mobilisations, c'est l'efficacité qu'a atteint l'État Nation comme cadre social en 1914. Ce cadre social en 1914 repose sur des pratiques et des politiques, intégration économique, maîtrise du territoire, service militaire, identification des individus, diffusion d'une langue nationale, diffusion de modèles de comportement par la presse et la scolarisation obligatoire. Ces pratiques et ces politiques sont irréductibles à un sentiment quelconque, futile, patriotique. Pour des hommes socialisés dans le cadre de l'État Nation, répondre à la mobilisation est en fait la seule conduite socialement pensable, certainement la moins coûteuse aussi pénalement et socialement. Le caractère souvent dramatique et dramatisé de la situation, le sentiment d'appartenir aussi, dans le cas des Français à la nation agressée, à une nation qui est dans son bon droit, (les Français se défendent) parachève assurément ce qui constitue le fond mais aussi l'encadrement de ce tableau complexe.

En résumé, on pourrait dire que les hommes en août 1914 sont pressés par l'exceptionnalité de l'évènement, pressés par la loi qui leur impose de rejoindre en quelques heures leurs régiments, pressés aussi par la publicité de la loi, pressés par le temps imparti pour obéir à l'injonction de la loi, pressés aussi et peut-être plus encore par les gestes, les regards les paroles qui les enveloppent de toutes parts et auxquels ils doivent répondre de façon adéquate et conforme aux attentes. Autrement dit, il n'y a pas lieu de s'étonner, d'admirer ou de regretter de ce que les premiers obéissent à l'injonction légale et se rendent en masse à leurs dépôts régimentaires. Cette attitude n'est pas seulement conforme à ce qui est attendu par les autorités, elle est aussi conforme à l'idée que l'ensemble de la communauté concernée se fait de devoirs de citoyens et d'hommes inculqués de longue date au travers d'un long apprentissage de la patrie réalisé tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Autrement dit, partir ou ne pas partir, est une question qui ne se pose pas pour les citoyens appelés à rejoindre leurs régiments.

En fait la mobilisation des mobilisés par la loi s'est accompagnée de l'auto-mobilisation du reste de la population. La décision de partir ou ne pas partir, d'obéir ou ne pas obéir à l'injonction impérieuse de rejoindre son unité en 1914 peut difficilement relever de la volonté individuelle. Elle ne peut être le produit d'une délibération rationnelle des individus, d'une délibération personnelle ce qui invalide pour partie la thèse du consentement dès lors que l'on veut la transposer sur la masse des hommes, des citoyens et des femmes ordinaires.

---

<sup>12</sup> Historien, spécialiste de la Grande Guerre, agrégé d'histoire.

## **Archives municipales de Limoges**

1 place des Jacobins  
87031 Limoges Cedex

05 55 45 84 70

[archives@ville-limoges.fr](mailto:archives@ville-limoges.fr)

